

TAREK ESSAKER

BARTHES...



Mes pensées vont au Navago, et aux Barthes de Monbardon. Grâce à eux, j'ai découvert ce magnifique lieu de vie, de marche et fait d'étonnantes découvertes comme des merveilleuses rencontres avec toute cette faune, cette flore, et la présence discrète des oiseaux migrants...

... On voulait dire, autour, lieu, moment, chemin abrupt, ruine d'arbres, branches silencieuses, rageuses. On voudrait chuchoter, être à cet entre-lieu. On s'y penche, on respire. Vieille neige, tache, le dimanche, ciel, encre où commence le vent. On voudrait murmures, horizon insatiable, braise, corbeille, poussière en parure. Tout se met en jeu, être en état et se défaire de soi, faire rupture et se faire rupture. Tout est mis en jeu, en relation, dans l'entrain de tracer sa propre échappée, sa propre traversée, sa propre sortie, ce moment chaotique, incertain. L'on voudrait que cela prenne tantôt pied tantôt le perde, en cavale, en bordure, en désir, en survie, en possible, en ouvert.

On voulait dire l'être en vivant, en expédition, en tribu, sans trajectoire, sans mesure. Déjouer les filages, les maillages. En lui, tribu éberluée, diffuse, fuse, souveraine, soudaine à faire sursauter les dieux.

Qu'est ce que donc ce qu'on veut dire ou effleurer, approcher, respirer, regarder ? Un éclair tout en instant, tout en flamme, tout en plein cœur d'aussi fragile manque. Mais on entend encore, on voit, on sourd, on dort, on rassemble avant d'y avoir même songé, là, à saisir. On s'en écarte, d'un pan à l'autre, désormais toute figure nous prend ci et là sans pouvoir nous saisir ou ne saisir que des bribes immédiates.

Tout le monde est dans tout le monde, d'enfance, d'histoire, de chemin, de côte à côte. Tous ces êtres et choses comme pour éclore, comme pour faiblement toucher à la distance qui nous sépare du jour et de la nuit.

A l'aube, un frémissement, un papier blanc ou une aile pliée d'un oiseau migrateur. Il s'agit d'un spasme, d'une convulsion, une contraction ou quelques chose de ce genre. Désormais, chaque moment passe au travers des tamis d'absences, au travers la lie d'exister. Le tout emplit tout et ce n'est qu'une parenthèse. Le vent erre dans le vent. L'ombre douillette des chemins balaie les visages que l'on voudrait présents.

L'on voudrait refaire la syntaxe de toute lumière, la géographie des pierres. Il y a foule, il y a forme autour de ce qui nous abandonne. Il y a désinence, visages, ombres, murmures, chambre, écritures, plumes, voix, rues, vides, l'oblique des briques, le large du chaos...

Volatiles audaces, la capture de l'entour, de l'en-dedans, du dehors. Désir et germe furtif d'un bref voyage, ou multiples chemins, quand tous les possibles sont graves, rieurs surtout, plus légers, moins frais. Luire au bout de je ne sais quel mystère, là où on voit, en pleine vue, en pleine couleur, où frémissent des brisées de silences, des fatigues en monticules et des longues saisons sans formes.

Surtout au petit jour, au bout, sans y croire, lorsque on abandonne sa tête lasse, son corps défait. Et les mains, si traîtres, invalident le possible, œuvrent aux désastres des naissances, aux courbes énigmatiques des arbres et dévastent les géométries des absences.

En rameaux, en dépit de la trahison des fleurs et des touffes d'herbe, les oiseaux migrants sont là, apaisés, sans l'accalmie des horizons...

Tarek Essaker, 30 septembre 2020.

Tarek Essaker, 2020, tous droits réservés.

Illustration : Hibiscus des marais (*Hibiscus moscheutos*), Barthes de Monbardon, photo, VS.